



Dépôt légal : septembre 2022

Rive noire

Impression : Bookelis

**BETA-TUEURS**

**Cendrine Bertani**

Polar

Couverture et visuel : Quentin CHAMPLON

Photographie de COTTONBRO

Copyright 2022 Cendrine BERTANI

Tous droits réservés

### **Avertissement :**

Ce roman est pure fiction, fruit de l'imagination de son auteur et toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé ne saurait être que fortuite. Dans un souci de vraisemblance et de concrétude, certains événements ou auteurs populaires sont cités ou aisément reconnaissables. Il s'agit d'un hommage, avec gratitude pour la source d'inspiration qu'ils représentent.



## **Prologue :**

Le pire, pour un auteur, c'était le syndrome de la page blanche. D'autres pannes provoquaient un moment de honte, évidemment, mais « l'artiste », imbu de sa personne, davantage que « l'homme », supportait mal le moindre blocage, dans l'élaboration d'un récit. Un manque d'inspiration vexait l'ego de celui qui croyait être un démiurge.

En décidant d'être assisté par un groupe de collaborateurs sous pseudonymes, tenus au secret professionnel, en somme, entouré de plumes anonymes, Dubreuil crut trouver le remède parfait.

C'était pourtant le début d'une descente aux Enfers. Il faut concéder au Diable qu'il sait parfois créer les plus beaux mirages ; bien des frustrés se jettent dans les bras d'une illusion, prêts à se damner.





## Acte I : passage à l'acte d'Alcibiade

Seb Elprimo avait plusieurs fois envisagé sa propre mort. Il s'était vu crever comme un chien dans un caniveau, après un mauvais trip, ou bien il avait imaginé qu'on pouvait le dépouiller pour les quelques centaines d'euros qu'il trimballait dans la poche de son jean troué, pour lesquels il était prêt à se battre, car dans la vie, si on ne défendait pas le peu qu'on possédait, on ne valait plus rien. Tous les soirs, il enfournait le contenu de sa caisse dans son futa, et entre son magasin de la rue Burdeau et son trois pièces mansardé sur un bord de la place de Croix-Paquet, il n'y avait qu'une centaine de mètres. Ce serait con de finir tristement, sur un bout de trottoir, dans un quartier qui ne craignait pas plus que d'autres. Lyon, 1<sup>er</sup> arrondissement. Seb était venu installer sa boutique de tatoueur entre une devanture de canut et une galerie d'art. Lyon, c'était la métropole de la culture. Il n'y avait que les goûts qui changeaient avec les époques : tapisseries, peinture ou encre et *body Play*. C'était ça, l'art.

Seb se voyait comme un maître, dans son domaine. Certains étaient spécialisés dans le piercing, d'autres se targuaient de connaître la symbolique des tatouages. Tant de clients gribouillaient une fleur de lys, une croix ankh, une plume ou l'anneau de l'infini, et venaient lui demander de faire un stencil, alors même qu'ils n'avaient pas compris le sens de ce qu'ils voulaient porter sur leur peau. "L'encre

ne ment jamais, mais encore faut-il savoir lire", murmurait souvent Seb, ébahi devant la candeur de ces néophytes. Qu'on ne dise pas ignorer la doctrine représentée derrière une croix gammée ? Lui-même était un autodidacte, mais il en avait ouvert, des livres, et il n'était pas prétentieux. Il avait le réflexe de chercher une info, quand il tombait sur quelque chose qu'il ne connaissait pas. Actuellement, il multipliait les séances de documentation car on lui demandait des trucs de plus en plus tordus.

Au final, Seb aimait sa vie, son quartier, son job. Il arpentait les rues de la Croix-Rousse avec la démarche d'un habitué à gravir les pentes jusqu'au sommet de la colline, d'où il voyait l'agglomération, le serpent aux écailles argentées du Rhône, qui dansait en contrebas, séduit par les muses de l'Opéra, avant de s'étirer majestueusement jusqu'à la nouvelle Confluence où il s'unissait à la Saône ; les immeubles aux toits couleur brique conversaient joyeusement sous une lumière dorée de fin de journée, et Fourvière dormait pacifiquement au sommet de la colline voisine, celle où on priait la Vierge. Il avait choisi d'habiter cet arrondissement, rongé de traboules marquées par les pas des travailleurs de la soie, ces ouvriers besogneux aux mains d'or. Il n'était pas un glandeur, malgré ce que pensait sa famille, ni un looser, soit dit en passant. Même si la plupart de ses petites-amies qui avaient fini par le quitter étaient persuadées du contraire. Il aimait profiter de ses soirées, c'est tout. Il traînait au Jardin des Plantes. Il embrassait du regard l'amphithéâtre antique, et il caressait les vestiges sculptés avec des doigts d'esthète. La beauté l'émouvait. Le passé glorieux de la ville, capitale des Gaules, le confortait dans l'idée qu'il avait un rôle à jouer, au même titre que les anonymes d'autrefois. Chacun apportait sa contribution à marquer son temps. Certes, la pierre traversait les

époques. Lui, il inscrivait son talent sur un support éphémère, mais la photographie permettait de garder une trace pérenne de son travail : il capturait l'instant. Pour décompresser, il lui fallait voir du monde, boire, tirer sur un chichon. Quoi de mal, après tout ?

Dans la journée, de 16 heures à 20 heures surtout, il en immortalisait, des rêves d'encre, et magnifiait les corps. On pouvait le remercier de corriger un certain nombre de défauts cutanés, et telle cicatrice devenait un mémorial pour d'anciens combats dont le triomphe était visible en lettres d'or et en volutes noires. La peau arborait ses victoires, parfois, ses espoirs. Être en vie était déjà un gage de courage. L'aiguille soulignait la valeur des hommes affrontant leur destin.

Lui-même ne dérogeait pas à ce code d'honneur : il était tatoué de la tête aux pieds. Seul restait libre son avant-bras droit, car il s'était promis de se le tatouer lui-même quand il serait suffisamment habile de la main gauche pour se considérer ambidextre. C'était un pari idiot qu'il avait conclu avec une de ses fiancées. Un jour, Lily s'était énervée parce qu'elle ratait systématiquement la pose de son vernis à ongles sur sa main droite, et il en avait plaisanté. "Parce que tu crois que c'est facile ?" avait-elle rétorqué. Seb avait eu le malheur de prétendre qu'il pourrait tatouer de la main gauche, et Lily l'avait mis au défi de le faire. Jusqu'à présent, prendre un client en cobaye ne l'avait jamais tenté. Il s'exerçait en cachette sur des morceaux de viande achetés au boucher du coin.

S'il s'était douté que ce serait son dernier geste d'artiste... Trente-quatre ans. C'était bien jeune pour mourir. Pour quelqu'un qui avait passé tant de temps à déchiffrer la symbolique des tatouages, ignorer la raison de son propre trépas était presque cynique.

Il s'était déjà épongé le front deux fois depuis la bouche du métro de Croix-Paquet. Putain, il faisait bien chaud pour un soir de septembre. On était le lundi 21. En 2020, déjà. A deux jours de son anniv', songea-t-il. Merde, il ne rajeunissait pas. Dieu merci, sa cible se trouvait en bas des pentes, et il n'aurait pas à charrier ses cent dix kilos de muscles et de graisse sur les hauteurs de la Croix-Rousse. Il connaissait bien le coin. Déjà quand il devait marcher jusqu'au Petit Noir, la librairie spécialisée dans le polar où il se fournissait parfois, il crachait ses poumons, sans avoir parcouru le dixième de la montée.

Il se sentait lourd. Il était en surpoids depuis trente ans. Ses artères allaient bientôt être bouchées par le cholestérol, d'après son médecin traitant. Il savait qu'il fallait qu'il se mette au régime, mais c'était inenvisageable pour l'instant. Manger lui donnait des forces, et de la confiance en lui. Or, il avait bien besoin de cet apport d'énergie pour aller jusqu'au bout de sa mission.

L'avantage, dans l'obésité, c'était qu'il ne manquait pas de peau. Certaines zones étaient disgracieuses, débordantes, et se mouvaient seules à la manière d'un animal marin qui se roule dans les vagues, à chaque mouvement du bassin. Il avait un ventre de phoque. On le lui avait déjà dit. Les insultes fusaient souvent, depuis l'école. Mais il aurait les couilles d'aller au bout de ce qu'on exigeait de lui. Déjà, il avait posé ses lunettes, et une paire de lentilles de contact améliorerait sa vue, très basse. Son bide, ce serait moins facile à cacher. Il fallait l'assumer. Les jours où son humeur était optimiste, il se disait que sa peau était l'enrobage d'un bonbon que les filles voudraient bientôt sucer. Il serait leur héros. Comme un chevalier d'antan. On apprécierait ses rondeurs comme un indice

d'épicurisme. Question de mode. L'appétit de la chair était une fin en soi.

Les graffitis attirèrent son regard. Pour un myope, les taches de couleur s'étaient longtemps confondues en une palette agressive. Heureusement, un contour noir cernait la figure. Un bec menaçant, des ailes rouge sang : l'oiseau se voulait comique par son regard humain, sous des sourcils froncés. Comment interpréter le graff ? Le volatile jugeait de notre sens de l'humour ? L'obèse se moquait des piafs en colère, et des trouillards qui ne signaient pas leurs œuvres, barbouillant des murs avec crânes et caricatures au lieu de s'exprimer de vive voix ou sur le papier. Le peuple, anarchiste, tague sa chambre à ciel ouvert, mais sa merde reste dans son lit, comme les déjections canines qui maculent les trottoirs, pensa-t-il. Dans les vitrines des galeries, c'était différent. La démarche était plus noble, assumée. Les œuvres hétéroclites parlaient pour la main qui les avait conçues. La filiation n'était pas rejetée.

L'homme ne se remit pas en question. Il prit un air indigné et slaloma entre les détritux, paupières mi-closes, feignant de ne plus voir les messages vindicatifs de la tribune publique. Il s'apprêtait pourtant à commettre un acte de protestation sous pseudonyme. S'il avait poussé sa logique jusqu'à montrer l'exemple, il assumerait son geste et signerait son chef-d'œuvre de son vrai nom. Cela viendrait peut-être. Mais alors, il y aurait d'autres victimes.

\*

La devanture était rouge et brillait comme si la peinture était laquée. Cela faisait à la fois chic et vulgaire, comme un salon dans un hôtel de passe, où le velours côtoie le satin, sur des canapés ornés de coussins, confortables pour son énorme postérieur. La comparaison

s'arrêtait là. D'ailleurs, l'obèse n'avait jamais mis les pieds dans un tel endroit. Le "salon" se présentait comme l'antichambre d'un artiste, et les illustrations sous-verre qui en décoraient les murs s'inspiraient des maîtres japonais : samourais au katana dégainé, geisha au masque enfariné, grues s'envolant dans une gerbe d'éclaboussures opalescentes. Des dos intégraux, des cuisses fuselées couvertes de motifs et de mouvements d'eau diaprée. C'était ambitieux, beau, coloré. Un mur moins ostentatoire proposait au fond de la salle des inscriptions calligraphiées, toutes sortes de croix, même les plus controversées, et des motifs vulgarisés. Un registre trônait sur un comptoir de bois massif qui évoquait le hall d'un hôtel. Il s'agissait d'un organisateur pour la prise de rendez-vous, lorsque les séances de tatouage duraient des heures et qu'il fallait envisager plusieurs dates successives.

Le carillon automatique détecta la présence de l'intrus dans la boutique. Il restait un quart d'heure avant que l'établissement ne ferme, et Seb Elprimo soupira de contrariété en sortant de la cabine où il aseptisait le matériel réutilisable : l'assise du siège de cuir était désinfectée après chaque séance, la paillasse sur laquelle il posait les flacons d'encre devait briller comme le miroir qui reflétait chaque jour la concentration crispée des clients endurent la souffrance nécessaire à leur transformation. Enfin, l'équipement fixe lui-même était soigneusement nettoyé, afin d'y insérer le lendemain l'aiguille sur embout jetable adaptée à un travail tout en finesse ou bien à un trait plus appuyé. Trop tard pour piquer un importun.

— Si vous venez pour un *tattoo*, il va falloir convenir d'une date, mec. On a terminé pour ce soir. C'était à quel sujet ?

Seb ôta ses gants à usage unique, se gratta l'arête du nez, et considéra le nouveau venu avec une curiosité blasée. On voyait de

tout, dans le milieu. Ce type tenait plus du cachalot que de l'humain. Seb estima qu'il entamait la cinquantaine. Pourtant, ses bras, visibles car l'homme portait un débardeur et suait abondamment, étaient vierges. Ce n'était pas courant, d'entrer dans son salon passé quarante ans, sans posséder déjà quelque motif merdique de jeunesse, bleui et délavé. Mais il ne fallait pas avoir de préjugés. Peut-être l'individu n'exhibait pas ses tatouages, et ils se trouvaient à des endroits qui ne voyaient pas souvent le soleil. L'idée de découvrir une héroïne de manga sur le cul d'un tel personnage lui sembla cocasse, et Seb retint un rire déplacé. On ne se moquait jamais de la clientèle.

– C'est votre premier ? lança-t-il comme perche.

Restons sérieux.

L'obèse mâchouilla la paroi intérieure de sa joue gauche, puis il daigna grommeler :

– Je suis là pour une inscription.

– Ah ?

– Je vous ai apporté le modèle.

Il chercha la feuille, tirée d'un cahier d'écolier. Il l'avait pliée dans la poche de son pantalon, et la moiteur de ses doigts laissa des traces barbouillées d'encre. Pas grave. Il récupérerait le papier, bien sûr, et il ne toucherait à rien d'autre. Aucune empreinte exploitable.

– OMNIACETERAFABVLA, lut le tatoueur. C'est du latin ?

– C'est ça, approuva le client, sans en dire davantage.

– Vous voulez le tracer à quel endroit ? L'épaule ? La cuisse ?

L'intrus obèse ricana étrangement. L'artiste n'avait pas encore compris, apparemment. Il fallait se montrer plus persuasif.

Il sortit le calibre qu'il cachait dans une serviette de cuir, modèle clerc de notaire.

– Mais c'est pour vous, Sébastien. Je vois que vous aviez gardé un emplacement libre exprès. Et on va faire ça maintenant. De toutes façons, c'est calme. Vous alliez fermer, non ?



**Première partie :**  
**Polar ou réalité ?**



## **Lyon, de nos jours**

Le Capitaine de la PJ de Lyon l'avait placé sur cette enquête parce que le juge d'instruction était un membre de la famille éloignée de sa compagne. Serge savait à qui il devait ce coup de pouce. Solange était précieuse. Ils étaient en couple depuis 25 ans, et il serait temps qu'il se décide à la demander en mariage. Elle lui avait donné deux beaux enfants. Ses parents avaient permis au couple d'acheter un bel appartement, dans le vieux Lyon, grâce à leur aide financière non négligeable. Au quotidien, Solange avait souvent des conseils avisés. C'était une belle personne, énergique, loyale, et splendide, même si elle passait son temps à étudier sa silhouette et à accuser le poids des années sur l'épaisseur de sa taille. Il l'adorait, et pour tout le monde, à la PJ, elle était déjà sa femme.

Le flic traînait des pieds dans les couloirs de la Préfecture, depuis huit jours à classer des dossiers sans intérêt. De temps en temps, entre deux cafés, il se morfondait sur sa situation et se disait qu'il se faisait autant chier que les pensionnaires du cimetière de Guillotière, de l'autre côté de l'avenue. Les choses allaient bouger. Tant mieux. En rentrant son ventre pour rajuster sa chemise qui débordait du pantalon de service, il améliora sa posture, un peu débraillée. Le juge avait sûrement mentionné son nom, dans le cadre d'une nouvelle instruction judiciaire.

— Et Serge Martinon, aurait-il dit, est-il dispo ? C'est toujours un de vos officiers ? Il a même une belle ancienneté dans le corps des brigadiers, non ?

Le Capitaine ne révéla rien de tel, bien sûr. Il ne digérait pas leur prise de bec récente. Le retour sur le terrain de Serge, en première loge, n'avait rien à voir avec lui. D'un regard qui en disait long, le supérieur toisa son officier et se demanda s'il n'aurait pas dû protester.

Il s'était couché, et il n'en était pas fier. Il n'avait pas relaté le désastre lors de l'examen professionnel, quand son homme s'était ridiculisé, alors qu'il postulait pour être promu au grade de brigadier-chef. Pas la peine de s'étendre sur le dérapage de son officier. Serge Martinon était vraiment une grande gueule. Pour l'avancement de carrière, il attendrait le changement d'échelon à l'ancienneté, dans quelques années. Un bon flic apprenait de ses erreurs. Peut-être saurait-il faire profil bas, c'était tout ce qu'on pouvait lui conseiller.

– Serge, on a un homicide sur les bras. En bas de Croix-Rousse. C'est pour toi.

C'était laconique. Inespéré. L'occasion de se racheter. De prouver ce qu'il valait.

Dans les locaux du nouveau Tribunal de Grande instance de Lyon, rue Servient, non loin de la place Guichard, des ficus luxuriants prenaient le soleil, derrière les grandes baies vitrées. Dans ce quartier de la bourse du travail, les bâtiments et les tours rivalisaient pour faire de la périphérie de la Part-Dieu un site économique à la pointe. Verre, faux marbre et luxe. Des plantes à foison, pour oxygéner un milieu où l'on manquait d'air. Une façade transparente exhibait le personnel mais pouvait cacher bien des secrets.

Le Procureur occupait un bureau spacieux, d'où il assumait sa réussite professionnelle. Il travaillait avec un cortège de juges

coopératifs, avec entrain. C'était quelqu'un de cordial, bienveillant quand il s'agissait de remettre un délinquant sur le droit chemin, mais soucieux de la probité de son entourage, très ferme dans le cas des infractions graves, et intransigeant quand les enquêtes montraient une récidive de la part des malfrats. On le respectait pour cet engagement, qu'appréciaient ses collaborateurs.

Le Juge choisi comme instructeur sur l'affaire de la Croix Rousse, avait toute la confiance du Procureur. C'était quelqu'un de jeune, qui voulait faire ses preuves, et qui connaissait les procédures : major de promotion, à l'école nationale de la magistrature. Ce Juge tenait à confier l'enquête de terrain à un brigadier d'expérience de la PJ. Le Procureur voyait cela d'un bon œil. Serge Martinon allait sûrement, par son biais, lui faire un rapport quotidien sur les avancées de son travail.

Le Procureur reposa le combiné du téléphone. Il venait de s'assurer que tout le monde était rentré de ses congés d'été, et que le laboratoire d'expertise n'était pas surbooké pour effectuer l'analyse balistique.

Le corps qu'on avait retrouvé criblé de balles ne devrait pas tarder à parler.

\*

Serge Martinon héla deux gardiens de la paix, et sauta dans un véhicule de police, pour se rendre sur place.

Après la chaleur étouffante de la veille, un orage avait éclaté et l'air chargé d'humidité en train de s'évaporer faisait ressortir les odeurs nauséabondes d'un bitume pollué. Roulant vitres ouvertes, il ne tarda pas à actionner le bouton de fermeture.

Kelly Moulin, la fille envoyée par l'agence d'entretien tous les matins dans la galerie d'art voisine de la boutique du tatoueur, avait

signalé que quelque chose clochait, dans le commerce voisin. Le rideau de fer était bancal, le cadenas n'était pas fermé.

Elle avait soulevé un pan du volet, pour s'assurer qu'il n'y avait pas eu d'effraction. A la vue d'un homme à terre, elle poussa de grands cris effarés. Depuis son portable, elle composa le numéro des urgences. Son appel fut pris très au sérieux, puisqu'on avait dérangé le procureur dès l'aube. Un corps allongé dans une flaque de sang, voilà ce qu'elle avait su dire.

Elle s'était faufilée sous la grille, malgré sa répugnance. C'était plus par curiosité morbide, que par instinct. Comme si elle pouvait réanimer la victime...

L'homme décédé, oui, elle le connaissait. Ils s'étaient déjà croisés. Il s'agissait du tatoueur. Elle le rencontrait parfois lorsqu'elle venait de terminer son service, à 9 h 30 à peu près, alors que Seb commençait son travail vers 10 heures. D'ailleurs, le carillon automatique, à l'entrée, était programmé sur les heures ouvrées.

Kelly avait laissé des empreintes de chaussures mouillées. Ses ballerines en taille 37 avaient dessiné tout un réseau de traces boueuses et ensanglantées.

La vue des blessures grandes comme des pièces de deux euros ne laissait pas place au doute. Sébastien n'utiliserait plus jamais son matériel. Un dermographe gisait par terre, des flacons étaient brisés, et des aiguilles jonchaient le sol.

– Eh merde, c'est ça que vous voulez dire par "rien touché"? pesta Serge avant même de se présenter.

– Vous êtes le flic à qui je dois tout réexpliquer ? voulut savoir la jeune femme, le nez morveux, sacrément secouée.

Martinon acquiesça.

La fliquette que le brigadier avait conviée dans son équipe tendit par réflexe un gobelet de café fort à leur témoin, qu'il fallait ménager. Son chef lui en sut gré.

– Bon, on recommence. Je suis le brigadier Martinon. Vous pouvez nous dire quoi, sur la victime ?

– Sébastien a été assassiné.

– Je le vois bien. Mais puisque vous le connaissiez...

– Vaguement... protesta Kelly.

– Vous sauriez dire si quelque chose a changé, ici ?

– C'est difficile...

Petite inspection rapide des policiers. Leur témoin voyeuriste semblait désormais au bord de la nausée.

– La caisse est encore pleine, d'après ce que je vois, le mobile n'est donc pas le vol. Et son œuvre n'a pas été saccagée. Les sous-verres, sur les murs, sont intacts.

– C'est-à-dire, chef ? réagit la fliquette.

– Ce n'est pas un client mécontent qui serait venu tout casser. L'affaire aurait pu dégénérer, à partir d'un esclandre. Mais on dirait que la journée se terminait.

– Pas de rendez-vous non honoré, chef, ajouta la gardienne de la paix, en consultant le registre. Tout est coché. La victime allait fermer.

– Nous saurons à quand remonte la mort dès que l'équipe de l'identité judiciaire aura examiné le corps, décréta Serge Martinon. Mais vous, Kelly, vous pourriez nous donner votre ressenti ? Est-ce qu'il y a quelque chose d'inhabituel ici ?

Il se tourna vers la femme de ménage, qui s'était reculée vers la porte d'entrée, écoeurée.

L'agent d'entretien écarquilla les yeux, un peu hébétée. Elle avala une gorgée de café et secoua la tête pour s'éclaircir les idées. C'était assez hallucinant, le tour que prenaient les choses. Elle était un témoin clé dans une affaire dont elle pourrait se vanter. Il y en aurait, des trucs à raconter à ses proches.

– Je suis obligée de rester ici, près du mort ?

La police scientifique piaffait d'impatience à l'extérieur.

– J'ai encore besoin de vous deux minutes. Maintenant que vous avez tout salopé, ce ne sera pas pire. Enfin, sauf s'il vous prenait l'idée de tripoter le corps.

Kelly rentra la tête dans les épaules, choquée par l'outrecuidance du policier. La jeune femme se résigna à balayer encore la pièce du regard, et elle se fit violence pour regarder le cadavre au ventre troué. Il y avait beaucoup d'impacts, des blessures affreuses qui avaient sacrément saigné. La chemise de Sébastien semblait brûlée, à plusieurs endroits.

Cependant, un détail attira son attention. Une incongruité. Si l'on omettait le caractère horrible et macabre de cette scène de meurtre tout entière. En se penchant vers la victime, Kelly faillit renverser son café.

– Son bras... balbutia-t-elle.

Elle pointa du doigt une zone boursouflée.

– Ce tatouage... Hier, Sébastien ne l'avait pas.

\*

L'orage avait permis à la fraîcheur de balayer la pollution rase, émise par un trafic intense et une industrie florissante. Enfin, on respirait, une fois la ville nettoyée.



– Tu en penses quoi, de cette histoire de *tattoo* sauvage, pas encore cicatrisé, Valérie ? demanda Serge Martinon à son enquêtrice, tout en se demandant s'il n'allait pas finalement prendre un deuxième petit-déjeuner.

La vie était trop brève pour se priver, s'était-il dit devant le macchabée de la Croix-Rousse, que le flingueur n'avait pas raté.

– J'ai pris des photos, chef, répondit la fliquette, surprise qu'il se rappelle son nom, alors qu'il avait l'habitude d'employer le gentil sobriquet "machine" pour désigner n'importe laquelle des collègues femmes de la PJ.

– On va se pencher là-dessus, c'est sûr. Y a quelque chose à creuser.

Mais pour le moment, comme c'était son estomac qui se tordait, Martinon songea qu'il lui fallait des munitions, et qu'il pourrait remercier Solange, ce soir, de l'avoir pistonné auprès du juge d'instruction.

L'homicide s'annonçait intéressant. Le brigadier avait comptabilisé six impacts d'un gros calibre. Du 11.43, peut-être bien. Le recul était terrible et des flammes avaient jailli du canon, pour brûler le tissu de la chemise du tatoueur. Une arme de poing. Un colt, sans doute. Quelqu'un s'était pris pour Clint Eastwood. Cela avait dû faire un vacarme terrible. Personne n'avait rien entendu ? Alors qu'un gars avait valdingué contre un mur, trois mètres en arrière ? Aucune plainte, la veille au soir ? Pas de signalement dans le quartier ?

– C'est sûr, chef, il y a un tueur en liberté. Il faut l'arrêter, ajouta le deuxième enquêteur, un gars assez effacé d'ordinaire, Damien.

Il était excité comme une puce, et ça le changeait vraiment aux yeux de ses collègues. Valérie et lui étaient souvent partenaires. La fliquette lui montra les prises de vue effectuées sur place. Tous deux étaient impatients de commencer à envisager des pistes. Le brigadier

avait une conduite sportive et freinait brusquement, si bien que les deux gardiens de la paix furent projetés l'un contre l'autre sur la banquette arrière.

— On va s'en charger, leur assura Serge Martinon, qui pila devant un fast-food, bien décidé à débriefing devant un casse-dalle, œufs-bacon-frites et sauce pimentée. On mange, on prend les plans du quartier, on quadrille le secteur, et on essaie de trouver un témoin, une caméra de surveillance, ou le bordel du tueur. Le mec se sera peut-être débarrassé de l'arme. Toi, Val, tu me dessineras le dernier tatouage du gars. Je veux savoir ce que l'assassin nous a laissé comme message.

## **Colloque de Bêta-lecture**

### **Inscrits : 12 personnes, l'Auteur et le Modérateur**

Derrière les écrans bleutés, ils étaient plusieurs à attendre impatiemment chaque nouveau chapitre mis en ligne. Le procédé était génial aux yeux de la plupart d'entre eux. Leur création présentait des qualités réelles : une connaissance approfondie de domaines très variés, un soin méticuleux apporté au vocabulaire, et des rebondissements inattendus. Ce serait une réussite. Pouvait-on parler d'œuvre avant-gardiste ? Le point de vue était subjectif, puisque les bêta-lecteurs avaient le sentiment euphorique de participer à l'élaboration de cette fiction. De fait, le forum permettait à chaque adhérent, connu des autres membres uniquement sous son pseudo, de proposer des suites alternatives pour la construction collective d'un roman qui leur appartiendrait à tous. Cela rappelait les cadavres exquis, mais la volonté d'appliquer ce concept à un roman tout entier était innovante, même si le dernier à avoir la main sur le texte était l'auteur, évidemment.

Le forum d'écriture participative n'acceptait plus aucun membre. Ils étaient une douzaine, et c'était bien suffisant. Leurs avis différaient souvent. Combien y avait-il de femmes parmi ces pseudos masculins ? Leur amitié était virtuelle, comme leur identité.

Dans sa jeunesse, il avait joué à un certain nombre de Video Games en ligne et ce n'était pas si différent. On chattait en public ou en privé. Un modérateur triait les messages et à la fin de chaque portion

de texte mise en ligne par l'auteur, il y avait un temps limité pour suggérer des modifications et proposer des pistes. C'était un vrai bonheur de constater que l'hypothèse choisie pour orienter la suite du récit était la sienne, évidemment.

On mettait des chances de son côté en faisant en sorte que ce qu'on proposait fasse écho à l'actualité. L'implication d'Alcibiade était indéniable, à présent.

Le bêta-lecteur chaussa ses lunettes et, le cœur tapant fort, s'apprêta à découvrir la suite des aventures de leurs personnages. Il avait une préférence pour le héros. Daniel lui ressemblait à bien des égards. Derrière les apparences, sa position sociale tenait de l'imposture. Sa lecture fut à la hauteur de ses attentes. On parlait d'art.

*C'est étrange comme une simple photo pouvait vous trahir.*

*Les clichés amateurs réalisés autrefois grâce à de l'argentique avaient souvent pris un aspect vieilli, graniteux, jaune bruni, et c'était tout juste si on réussissait à identifier la personne immortalisée. Le cadrage laissait à désirer, pour peu que ce soit un enfant qui ait enclenché la prise de vue, en contre-plongée. Avec chance, on évitait les sujets décapités ou les plans d'ensemble où la personne était écrasée entre deux mètres de gazon et le ciel.*

*Daniel avait ainsi trié bon nombre de photos développées pour rien, en jetant tous les ratés, afin de composer ses albums de jeunesse. Quand il eut dix ans, il reçut un Kodak, et il en gâcha, des rouleaux de pellicule, avec des portraits de ses parents au visage amputé. Cela ne l'avait pas empêché de devenir un cadreur de*

*talent, puis un présentateur apprécié, sur une chaîne publique très regardée.*

*A présent, avec le numérique et la haute définition, la résolution des images était telle qu'on pouvait compter le nombre de grains de beauté sur les épaules d'une mariée, mitraillée de photos lors de la cérémonie. Si elle portait un tatouage, il y avait fort à parier qu'on pourrait reconnaître s'il s'agissait d'une fleur ou d'un motif animalier. Et le marié avait intérêt à être rasé de près. Dents bien brossées. Futilités.*

*Daniel connaissait cette culture de l'apparence. Il se pliait aux règles de cette société médiatisée.*

*Il avait moins de temps pour s'adonner à ce type de loisir, car le succès avait apporté son lot de responsabilités et de contraintes. Avec un brin de nostalgie, il considéra l'époque où il inscrivait dans son planning le vernissage d'une galerie où l'on exposait des clichés en noir et blanc. Il avait toujours adoré les contrastes.*

*Vu d'où il était parti, cela se comprenait.*



## **Lyon, domicile de Serge Martinon**

Il y avait des soirées comme celle-là. On aspirait seulement à se poser tranquille devant une bonne bière, pour mater du foot, mais il fallait encore faire la loi chez soi. Comme si la journée entière sur le terrain ne suffisait pas.

Serge s'essuya le front. L'orage avait fait baisser la température ; la pression était encore accablante, et il étouffait plus vite que quand il avait vingt ans. Son toubib lui demandait de surveiller son alimentation. Mais depuis quand la charcutaille était son ennemie ? Son père et son grand-père, avant lui, posaient du saucisson sur la table même au petit-déjeuner. Accompagnée d'un verre de blanc, la cochonnaille vous rappelait que vous étiez un homme, au sommet de la chaîne alimentaire, pas du bétail prêt à bouffer de la salade, comme les sacs d'os qui paraient dans les magazines à la mode.

– C'est pas bientôt fini, les gosses ? éructa-t-il en retirant ses chaussures.

– Merde, p'pa, Bruce arrête pas de me chercher. Y veut me rendre folle !

– C'est déjà fait, chérie. Non, je plaisante. Qu'est-ce qui se passe encore ?

– Tu lui dis, ou je lui en parle ? menaça l'adolescent de quinze ans.

– C'est quoi ce chantage ? protesta sa sœur. On t'a demandé de me surveiller ? Occupe-toi de ton cul !

Béa n'avait que treize ans, mais la gamine ne tenait pas sa langue dans sa poche.